
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 24/2 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.2.60901

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

A la mort de Manzoni – «en vrai philosophe chrétien» (!), selon son fils Ludwig –, ce dernier accompagna la gazette à partir de mars 1798 vers sa propre disparition. Les dernières années du «Courrier du Bas-Rhin» étaient spécialement mal connues: rareté des collections conservées, mouvements militaires et bouleversements politiques dans la région rhénane ... M. Beermann suit le journal de Clèves, à Wesel, et parfois retour, selon les succès militaires des uns ou des autres. Interdit en France jusqu'à la fin de 1801, le journal apprend à vivre – difficilement – avec l'ombre consulaire, avant d'être impériale, qui s'étend sur l'Europe. La défaite prussienne dans la Troisième Coalition (1806) marque la fin du journal à Wesel. Installé provisoirement à Dusseldorf sous le regard soupçonneux de la police française, il mourut sans gloire, faute de lecteurs, en 1810. Ainsi s'achevait la carrière d'une des gazettes internationales les plus brillantes de l'âge des Lumières: elle en avait quelques qualités – un style de journalisme offensif et neuf – et nombre de ses défauts – la collusion avec les pouvoirs, des idées plus séduisantes que solides dont on changeait sans la moindre hésitation selon les modes et ce ton de prédicateur inspiré que le journalisme du temps prend avant d'en inonder les assemblées révolutionnaires. On aurait apprécié un historique clair de la gazette – surtout pour la période finale – et un état des collections qui complèteraient la notice du «Dictionnaire des journaux». M. Beermann, qui nous épargne la lecture d'une bibliographie convenable, nous fait grâce aussi d'un index, ce qui donnera à l'amateur le plaisir de le relire pour y retrouver tel personnage ou telle référence que ces instruments paresseux livreraient avec trop de facilité.

François MOUREAU, Paris

OTTO DANN, NORBERT OELLERS, ERNST OSTERKAMP, Schiller als Historiker, Stuttgart (J. B. Metzler) 1995, VI–341 p.

Si les études sur l'historiographie, les théories et la philosophie allemandes de l'histoire se sont multipliées au cours des dernières années, conduisant à une réévaluation de l'abondante historiographie des Lumières que nul spécialiste ne considère plus aujourd'hui comme un prélude maladroit à l'historisme, les recherches résolument interdisciplinaires manquent encore cruellement. Sont ainsi gravement négligés les auteurs et penseurs dont l'œuvre (ou une partie de l'œuvre) relève, dans notre découpage universitaire, de plusieurs disciplines. Tel est le cas de Schiller historien, victime également d'avoir été pris au sérieux par Nietzsche, mais non par Ranke, Droysen et Treitschke. Ni les historiens, ni les spécialistes de philosophie de l'histoire n'ont sérieusement examiné ses travaux historiographiques, ni *a fortiori* ses drames historiques, abandonnés aux «littéraires». Même ses biographes ont partiellement négligé les années 1787–92, durant lesquelles il s'est détourné des belles-lettres pour se consacrer presque exclusivement aux études historiques. Ces lacunes de la recherche ne nuisent pas seulement à la connaissance de l'œuvre proprement historiographique de Schiller: elles interdisent aussi de poser correctement la question de la relation entre les textes de l'historien et ceux de l'auteur dramatique, une question d'autant plus centrale pourtant que la quasi-totalité des pièces empruntent leur sujet à l'histoire et que Schiller est passé à deux reprises d'une écriture historique à l'autre, du drame à l'essai, puis de l'essai au drame.

Le présent ouvrage, réalisé sous la direction d'un historien (O. DANN), d'un germaniste (N. OELLERS) et d'un comparatiste (E. OSTERKAMP), avec la collaboration de spécialistes de philosophie de l'histoire, est la première étude de grande ampleur cherchant à aborder, dans leur totalité et leur cohérence, les différents textes de Schiller ayant une relation avec l'histoire. Il réunit dix-huit articles répartis en trois «masses» à peu près égales orientées chacune autour d'un thème central, non point trop strictement défini (les parties n'ont pas de titre) pour ne pas rompre la perspective transdisciplinaire et thématiquement pluridirectionnelle

de l'étude: le premier ensemble porte essentiellement sur la conception schillérienne de l'histoire universelle, le second est plus centré sur les »études de cas«, le soulèvement des Pays-Bas au XVI^e siècle, la Guerre de Trente Ans et l'essai »Die Sendung Moses«, le dernier plus explicitement orienté vers une comparaison de Schiller et de quelques-uns de ses contemporains historiens, comme Johannes von Müller (traité par M. GOTTLOB), ou philosophes de l'histoire, Kant (R. MALTER), Herder (R. OTTO) et Fichte (W. SCHMIDT-BIGGMANN). Cette brève énumération rend mal compte de la richesse de ce volume qui ne laisse guère d'aspect dans l'ombre, que ce soient l'utilisation des sources (O. DANN) et la mise en forme des matières (W. HAGEN), les dimensions anthropologiques de la conception schillérienne de l'histoire (H. P. REILL), la mise en forme rhétorique de l'histoire (K. WEIMAR), tandis que d'autres encore étudient la fonction des personnages inventés dans les drames historiques (N. OELLERS), la »dramaturgie de la raison historique« dans *Die Braut von Messina* (B. LANGNER) et que les références à ses contemporains (Gatterer, Schlözer, Heyne, Eichhorn, etc.) abondent.

Plusieurs contributions rappellent opportunément que les thèses sur lesquelles repose la réflexion historique de Schiller proviennent le plus souvent, ou moins en partie, d'historiens comme Schlözer (qu'il mentionne dans sa »thèse« de médecine de 1780), plus souvent de Herder et Kant (en particulier celle d'éducation du genre humain, ainsi que la fonction de la liberté dans le processus de l'histoire universelle). Un des grands mérites de cet ouvrage est de montrer comment les idées de Schiller s'infléchissent, dans les années 1790, au moment où s'effectue dans l'historiographie le passage, déjà repéré par Troeltsch et Meinecke et souvent évoqué depuis lors dans un vague prudent, du »paradigme« historiographique des Lumières à celui de l'historisme. Plusieurs études, en particulier celles de U. MUHLACK et H. KOOPMANN, analysent ce passage dans ses ruptures et continuités. Schiller précède en cela Wilhelm von Humboldt, son benjamin de quelques années, qui réserve, avec plus de force encore que le professeur de Iéna ou que Kant, une position centrale dans l'histoire universelle à l'idée de liberté, mais qui abandonne la perspective téléologique commune à Schiller et à Kant, accomplissant ainsi un pas décisif dans le processus de fondation de l'autonomie de l'histoire (processus que nous croyons toutefois mieux engagé, dès les années 1770, que ne le pense U. Muhlack, p. 28).

Schiller s'engage dans une autre voie, un changement étudié de façon très approfondie par H. KOOPMANN à partir du poème programmatique »Der Spaziergang«, dont on a souvent affirmé qu'il contredisait certaines de ses positions antérieures. Dans les années 1790, Schiller abandonne le modèle d'un progrès linéaire (celui des Lumières) pour une conception cyclique, qui aura comme on sait la faveur de très nombreux historiens au 19^e siècle, prompts aussi à voir dans l'histoire des récurrences. La fin de ses dernières pièces (»Wallenstein«, »Die Jungfrau von Orléans«, »Wilhelm Tell«, »Demetrius«) est marquée par le rétablissement d'une situation proche ou symétrique de celle du début. Après avoir radicalisé la position linéaire de l'histoire propre à l'*Aufklärung*, Schiller voit dans l'histoire un processus dialectique. A l'époque où il rédige les »Briefe über die ästhetische Erziehung«, il réévalue la place de la Grèce dans l'histoire universelle et introduit l'idée – radicalement nouvelle dans la philosophie allemande de l'histoire – d'un âge d'or primitif susceptible d'être réinstauré dans le domaine de l'art. La confrontation de »l'humanité grecque« et des »temps présents« devient un nouveau mode de mise en relation du passé et du présent qui se substitue à la perspective traditionnelle de l'*historia magistra vitae*; cette innovation fonde un nouvel enjeu de l'étude de l'histoire, mais montre surtout à quel point il est erroné de dissocier la réflexion sur l'histoire non seulement des drames historiques, mais aussi de la réflexion esthétique élaborée elle aussi au cours des années 1790. Durant les quinze dernières années de sa vie, Schiller, qui fut un temps tenté par l'histoire érudite, pense en termes nouveaux la relation entre l'écriture »savante« et l'écriture littéraire de l'histoire. Schématiquement, on peut dire qu'il se détourne de la vérité historique au profit de la vérité poétique et que les factua-

lités chronologiques perdent à ses yeux de leur valeur au profit de la possibilité potentielle des faits en vertu de leur logique interne.

Un autre aspect, largement étudié ici, était encore moins connu: les relations qu'entretiennent les deux versants de la réflexion schillérienne sur l'histoire: d'une part l'histoire universelle (même s'il n'a pas rédigé, comme tant d'autres à son époque, de grand ouvrage d'histoire universelle), dans laquelle l'histoire de l'humanité est pensée sur le mode de l'unité (laquelle s'inscrit comme le montre W. FRICK dans les métaphores); d'autre part les histoires particulières, qui correspondent elles aussi à un important secteur de l'enseignement universitaire de l'histoire. Schiller est très attentif à la problématique du «soulèvement», singulièrement à la révolte des Pays-Bas (études de E. SCHULIN, D. BORCHMEYER et E. OSTERKAMP). Au 16^e siècle, les peuples de Pays-Bas écrivirent un chapitre de l'histoire universelle, puisque Schiller comprend l'histoire universelle comme une dialectique d'aspirations tyranniques et de désirs de liberté. Mais le soulèvement des Pays-Bas est également une étape essentielle dans l'élaboration chez l'auteur de *Wallenstein* de la notion d'histoire européenne (M. RIEDEL). Schiller distingue d'abord des fondements de l'identité européenne (les grandes invasions, le christianisme mosaïque et l'organisation politique grecque avec Solon et Lycurgue). A côté du soulèvement des Pays-Bas, le second grand acte «fondateur» de la nouvelle identité européenne est la guerre de Trente Ans, durant laquelle l'Europe put reconnaître pour la première fois qu'elle était *»eine zusammenhängende Staatengesellschaft«* (*»Geschichte des Dreißigjährigen Krieges«* NA, XVIII, 10). Ainsi se trouve fondée une diversité qui succède à ce qui apparaît à Schiller comme la monotone uniformité (en particulier sur le plan de l'organisation sociale et politique) de l'Europe médiévale. L'Europe peut être ainsi un «juste milieu» (*glückliche Mitte*), la meilleure synthèse connue dans l'histoire universelle entre des contraires et des extrêmes: l'uniformité et la multiplicité, l'ordre et la barbarie, le meilleur équilibre qu'on ait jamais obtenu dans le développement de la liberté et de la civilisation. Le soulèvement des Pays-Bas est une étape essentielle dans la formation de cet équilibre et d'un esprit européen commun fait d'identité et de diversité, mais il a intensifié aussi l'interrogation politique: à la grandeur héroïque, combat pour la conquête du pouvoir absolu, les Néerlandais substituent celui pour les droits de l'homme et la liberté. En cela aussi, l'Europe représente une étape dans l'histoire universelle. Un ouvrage qui fera date.

Gérard LAUDIN, Rouen

Munro PRICE, *Preserving the Monarchy. The comte de Vergennes 1774–1787*, Cambridge (University Press) 1995, XI–256 p.

Charles Gravier Comte de Vergennes, der letzte große Außenminister des Ancien Régime (im Amt von 1774 bis zu seinem Tod im Jahr 1787), findet seit einiger Zeit wieder größeres Interesse bei der internationalen Forschung. 1982 veröffentlichte Orville T. Murphy die erste Vergennes-Biographie, die wissenschaftlichen Ansprüchen gerecht wird. 1990 erschien eine zweite fundierte Biographie von Jean-François Labourdette. Während Murphy detailliert die Politik des Außenministers in den internationalen Krisen seiner Amtszeit darstellte, arbeitete Labourdette anhand der wichtigsten Vergennes-Denkschriften deutlicher die Leitbilder des Außenministers heraus und ging auch ausführlich auf einen bis dahin fast völlig vernachlässigten Aspekt ein: die Rolle von Vergennes in der französischen Innenpolitik.

Ganz auf den letztgenannten Aspekt konzentriert sich das Buch von Munro Price, das auf einer bei T. C. W. Blanning entstandenen Dissertation (*The comte de Vergennes and the baron de Breteuil: French Politics and Reform in the Reign of Louis XVI*, Cambridge PhD 1989) basiert. In der veröffentlichten Version fehlt bedauerlicherweise ein großer Teil der